



Hemingway  
Œuvres  
romanesques

II

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR ROGER ASSELINEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ERNEST HEMINGWAY

*Œuvres*  
*romanesques*

REPORTAGES DE GUERRE  
POÈMES À MARY

II

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE  
ET ANNOTÉE PAR ROGER ASSELINEAU

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.*

© Éditions Gallimard, 1969.

✦

LES VERTES  
COLLINES D'AFRIQUE

*Traduction par Jeanine Delpech.*

*À PHILIP, À CHARLES  
ET À SULLY<sup>1</sup>*





## PRÉFACE

À L'ENCONTRE de beaucoup de romans, aucun des personnages ou incidents de ce livre n'est imaginaire. Quiconque trouvera qu'il n'y est pas assez question d'amour à toute latitude, en le lisant, d'y introduire les préoccupations amoureuses qu'il ou elle peut avoir à ce moment. L'auteur a essayé d'écrire un livre absolument sincère pour voir si l'aspect d'un pays et le déroulement des activités d'un mois pouvaient, s'ils sont présentés fidèlement, rivaliser avec une œuvre d'imagination.

### PERSONNAGES<sup>1</sup> :

POP — M. Jackson Phillips, appelé Mr J. ou Mr J. P. —, un chasseur blanc ou guide professionnel. On ne doit pas l'appeler Pop devant lui.

KANDISKY, un Autrichien.

DAN, second chasseur blanc.

KARL, un chasseur chanceux.

M. HEMINGWAY, un vantard.

Mme HEMINGWAY, femme du précédent, connue comme P. V. M. ou Pauvre Vieille Maman. Connue des indigènes comme Mama.

M'COLA, un porteur de fusil.

CHARO, un porteur de fusil.

KAMAU, un chauffeur kikuuyu.

DROOPY, un bon guide indigène.

ABDULLAH ET TALMA GARRICK, mauvais guides indigènes.

LE VIEIL HOMME ET LE WANDEROBO MASAÏ, mystérieux guides indigènes.

LE ROMAIN, SON FRÈRE, SA FAMILLE, de très braves gens.

DIFFÉRENTS MASAÏS.

Il y a aussi des victimes de la famine, différents Hindous, porteurs, skimmers<sup>2</sup>, boys personnels et un très bon cuisinier. Il y a beaucoup d'animaux.



## PREMIÈRE PARTIE

### POURSUITE ET CONVERSATION

#### CHAPITRE PREMIER

Nous étions assis dans l'affût que des chasseurs wanderobos avaient construit avec des rameaux et des branches au bord du lick<sup>1</sup> quand nous entendîmes le camion approcher. D'abord, il était très loin et personne ne pouvait dire ce qu'était ce bruit. Puis il était arrêté et nous espérâmes que ce n'était rien ou peut-être seulement le vent. Puis il se rapprocha lentement, sans erreur possible, maintenant de plus en plus fort jusqu'à ce que, expirant avec une décharge de sonores explosions irrégulières, il passât par-derrière, tout près de nous, pour atteindre la route. Celui des deux guides qui était cabotin se leva.

« C'est fini », dit-il.

Je portai ma main à ma bouche et lui fis signe de se rasseoir.

« C'est fini », répéta-t-il, et il écarta tout grands les bras. Je ne l'avais jamais aimé et je l'aimais moins encore en ce moment.

« Après », murmurai-je. M'Cola hocha la tête. Je regardai son crâne chauve et noir et il tourna un peu le visage, de sorte que je vis les minces poils chinois aux coins de sa bouche.

« Fichu, dit-il, *Hapana m'uzuri*.

— Attends un peu », lui dis-je. Il courba de nouveau la tête pour la cacher derrière les branches mortes et nous restâmes là, assis dans la poussière du trou jusqu'à ce qu'il fasse trop noir pour voir le viseur d'avant sur mon fusil; mais plus rien ne vint. Le guide cabotin était impatient et nerveux. Un peu avant l'obscurité totale, il murmura à

M'Cola qu'il faisait maintenant trop sombre pour tirer.

« Tais-toi, toi, lui dit M'Cola, le *B'wana*<sup>1</sup> peut tirer quand tu ne peux plus y voir. »

L'autre guide, celui qui était bien éduqué, donna une autre démonstration de ses talents en écorchant les lettres de son nom, Abdullah, sur la peau noire de sa jambe, avec une baguette pointue. Je l'observai sans admiration et M'Cola regarda le mot sans l'ombre d'une expression sur son visage. Au bout d'un instant, le guide l'effaça.

Finalement, je visai contre ce qui restait de lumière et vis que c'était impossible, même avec la grande ouverture.

M'Cola m'observait.

« Impossible, dis-je.

— Oui, approuva-t-il en swahili. Aller au camp ?

— Oui. »

Nous nous levâmes et sortîmes de l'affût et avançâmes à travers les arbres, marchant sur la terre sablonneuse, cherchant notre chemin à tâtons entre les arbres et sous les branches, jusqu'à la route. La voiture se trouvait sur la route à un peu plus d'un kilomètre de là. Comme nous arrivions, Kamau, le chauffeur, alluma les phares.

Le camion avait tout gâché. Cet après-midi nous avions laissé la voiture sur la route et nous étions approchés avec beaucoup de précautions du lick. Il avait un peu plu la veille, mais pas assez pour inonder le lick qui était simplement une trouée entre les arbres, avec une langue de terre creusée en cercles profonds et déchiquetée à ses extrémités avec des trous creux, là où les animaux avaient léché la poussière pour trouver du sel, et nous avions vu les longues traces fraîches, en forme de cœur, de quatre grands koudous adultes qui avaient cherché du sel la nuit précédente et aussi de nombreuses traces récentes de koudous plus petits. Il y avait aussi un rhinocéros qui, d'après les traces et un monticule de crottin sec éparpillé, venait là tous les soirs. L'affût avait été construit à portée de flèche du lick et, assis, penché en arrière, les genoux hauts, la tête basse, dans un creux à moitié plein de cendres et de poussière, aux aguets à travers des feuilles sèches et les branches minces, j'avais vu un koudou plus petit sortir du fourré et aller à l'extrémité de la langue de terre salée et rester là debout, l'encolure large, gris et beau, les cornes en spirale se détachant contre le soleil

tandis que je visais sa poitrine puis renonçais à tirer, pour ne pas effrayer le plus grand koudou qui sûrement viendrait au crépuscule. Mais, bien avant que nous eussions entendu le camion, le koudou l'avait entendu et s'était sauvé dans la forêt et tout ce qui avait remué, dans la brousse des terrains plats, ou qui descendait des petites collines à travers les arbres, venant vers le sel, s'était arrêté après ce bruit d'explosion et de ferraille. Ils revindraient, plus tard, dans la nuit, mais alors il serait trop tard.

Maintenant, roulant sur la route sablonneuse, avec les phares qui accrochaient les yeux des oiseaux de nuit qui restaient accroupis sur le sable jusqu'à ce que la masse de l'auto fût sur eux, et ils s'envolaient alors dans une molle panique; passant devant les feux des voyageurs qui marchaient tous de jour vers l'ouest, abandonnant la région de famine qui s'étendait devant nous, le bout de mon fusil appuyé sur mon pied, la crosse dans le creux de mon bras gauche, une gourde de whisky entre les genoux, versant le whisky dans une timbale que je tendis dans l'obscurité, par-dessus mon épaule, à M'Cola pour qu'il y mette de l'eau, je bus le premier whisky de la journée, le meilleur qui soit, et regardant les fourrés épais que nous longions dans l'obscurité, sentant le vent frais de la nuit et respirant la bonne odeur de l'Afrique, j'étais entièrement heureux.

Puis, devant nous, nous vîmes un grand feu et, pendant que nous nous en approchions et le dépassions, j'aperçus un camion à côté de la route. Je dis à Kamau d'arrêter et de reculer, et, pendant que nous reculions dans la lumière du feu, je vis un petit homme aux jambes torses avec un chapeau tyrolien, une culotte de cuir et une chemise ouverte, debout devant un moteur au capot levé au milieu d'une foule d'indigènes.

« Pouvez-vous vous aider ? lui demandai-je.

— Non, dit-il, à moins que vous ne soyez mécanicien. Il s'est mis à me détester. Tous les moteurs me détestent.

— Croyez-vous que ce puisse être le rupteur ? Cela faisait le même bruit que le rupteur quand vous avez passé près de nous.

— Je crois que c'est bien pire que cela. D'après le bruit ce doit être quelque chose de grave.

— Si vous pouvez atteindre notre camp, nous avons un mécanicien.

— A quelle distance est-il ?

— Environ trente kilomètres.

— Demain matin j'essayerai. Maintenant j'ai peur d'aller plus loin avec ce bruit de mort dans le moteur. Il essaye de mourir parce qu'il me déteste. Enfin, je le déteste aussi. Mais si je meurs cela ne l'ennuiera pas.

— Vous buvez quelque chose ? » Je lui tendis la gourde.

« Je m'appelle Hemingway.

— Kandisky, dit-il en s'inclinant. Hemingway est un nom que j'ai entendu. Où ? Où l'ai-je entendu ? Oh, oui. Le *dichter*<sup>1</sup>. Vous connaissez Hemingway le poète ?

— Où l'avez-vous lu ?

— Dans le *Querschnitt*<sup>2</sup>.

— C'est moi-même », dis-je, enchanté. Le *Querschnitt* était une revue allemande dans laquelle j'avais écrit des poèmes assez obscènes et publié une longue nouvelle, bien des années avant de pouvoir rien vendre en Amérique.

« C'est très curieux, me dit l'homme au chapeau tyrolien. Voyons, que pensez-vous de Ringelnatz<sup>3</sup> ?

— Il est merveilleux.

— Oui. Vous aimez Ringelnatz. Bon. Que pensez-vous d'Heinrich Mann<sup>4</sup> ?

— Il ne vaut rien.

— Vous croyez ?

— Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas le lire.

— Il ne vaut rien du tout. Je vois que nous avons des points communs. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je chasse.

— Pas l'éléphant, j'espère ?

— Non, le koudou.

— Pourquoi un homme tuerait-il un koudou ? Vous, un homme intelligent, un poète, tuer un koudou.

— Je n'en ai pas encore tué, dis-je. Mais nous les chassons sérieusement depuis dix jours. Sans votre camion, nous en aurions eu un aujourd'hui.

— Ce pauvre camion. Mais vous devriez chasser pendant un an. Au bout de ce temps-là on a tout tué et on le regrette. Chasser un animal particulier est une sottise. Pourquoi le faites-vous ?

— Cela me plaît.

— Bien sûr, si « cela vous plaît ». Dites-moi, au fond que pensez-vous de Rilke ?

— Je n'ai lu qu'une seule chose de lui.

— Laquelle ?

— *Le Cornette*<sup>1</sup>.

— Vous l'avez aimée ?

— Oui.

— Rilke m'agace. C'est du snobisme. Valéry, oui. Je vois ce qu'il y a dans Valéry; bien qu'il y ait beaucoup de snobisme aussi. Enfin, au moins, vous ne tuez pas les éléphants.

— J'en tuerais un s'il était assez gros.

— Quelle taille ?

— Avec des pointes de soixante-dix livres. Peut-être plus petit.

— Je vois qu'il y a des choses sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord. Mais c'est un plaisir de rencontrer un membre du bon vieux groupe du *Querschnitt*. Dites-moi à quoi ressemble Joyce ? Je n'ai pas assez d'argent pour l'acheter. Sinclair Lewis ne vaut rien. Je l'ai acheté. Non. Non. Vous me direz demain. Cela ne vous ennuie pas si je campe près de vous ? Vous êtes avec des amis ? Vous avez un chasseur blanc ?

— Avec ma femme. Nous serons ravis. Oui, un chasseur blanc.

— Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il trouve qu'on doit chasser le koudou tout seul.

— Il vaut mieux ne pas le chasser du tout. Qu'est-ce qu'il est ? Anglais ?

— Oui.

— Très, très Anglais ?

— Non. Très gentil. Il vous plaira.

— Il faut que vous partiez. Je ne veux pas vous retarder. Peut-être vous verrai-je demain. C'est extraordinaire cette rencontre.

— Oui, dis-je. Faites examiner votre camion demain. A votre disposition.

— Bonne nuit, dit-il. Bon voyage.

— Bonne nuit », dis-je. Nous repartîmes et je le vis marcher vers le feu, agitant le bras vers les indigènes. Je ne lui avais pas demandé pourquoi il avait vingt-quatre indigènes de l'intérieur avec lui, ni ce qu'il faisait. En y

réfléchissant, je ne lui avais rien demandé. Je n'aime pas poser des questions et, là où j'ai été élevé, ce n'était pas poli. Mais ici nous n'avions pas vu de Blanc depuis deux semaines, depuis que nous avions quitté Babati<sup>1</sup> pour aller vers le sud, et en avoir rencontré un sur cette route où l'on ne rencontrait qu'un marchand indien de temps à autre et la migration continue des indigènes quittant le pays de la famine, que ce Blanc ressemblât à une caricature de Benchley<sup>2</sup> en costume tyrolien, qu'il connût votre nom, vous traitât de poète, eût lu le *Querschnitt*, fût un admirateur de Joachim Ringelnatz et désirât parler de Rilke, c'était par trop fantastique. Aussi, à ce moment précis, pour couronner cette fantaisie, les phares de l'auto laissèrent voir trois grands monticules coniques, d'une matière qui fumait sur la route devant nous. Je fis signe à Kamau d'arrêter et, en dérapant, nous arrêtâmes juste devant. Ils étaient hauts de deux à trois pieds et, quand j'en touchai un, il était tout chaud.

« *Tembo* », dit M'Cola.

C'était les fumées d'éléphants qui venaient de traverser la route et, dans la fraîcheur du soir, on voyait leur vapeur. Nous arrivâmes bientôt au camp.

Le lendemain j'étais debout et arrivé à un autre lick avant l'aube. Il y avait un koudou mâle sur le lick quand nous arrivâmes à travers les arbres et il lança un aboiement sonore, pareil à celui d'un chien mais plus haut de ton et plus rauque, et disparut, sans bruit d'abord, puis faisant craquer les branches quand il fut assez loin; et nous ne le revîmes pas. Ce lick était impossible d'accès. Des arbres poussaient autour de la partie dégagée, de sorte que c'était comme si les animaux avaient été dans l'affût et que vous ayez été obligé de les approcher à découvert. Le seul moyen de réussir aurait été qu'un homme seul y aille en rampant et, alors, il n'aurait pu tirer à travers les arbres aux branches entrelacées avant de se trouver à moins de vingt mètres. Naturellement, une fois dans la zone de protection des arbres et dans l'affût, vous étiez merveilleusement placé, car toute bête venant vers le sel devait se montrer à découvert à vingt-cinq mètres de tout couvert. Mais, bien que nous eussions attendu jusqu'à onze heures, rien ne parut. Nous égalisâmes soigneusement avec nos pieds la poussière du lick, afin que toutes les nouvelles traces fussent visibles à



notre retour et fîmes à pied les trois kilomètres jusqu'à l'auto.

Chassé, le gibier avait appris à ne venir que la nuit et à partir avant l'aube. Un mâle était resté et, comme nous l'avions effrayé ce matin-là, les choses allaient être plus difficiles encore.

C'était le dixième jour de notre chasse aux grands koudous et je n'avais pas encore vu un mâle adulte. Il ne nous restait plus que trois jours, parce que les pluies venant de Rhodésie avançaient chaque jour vers le nord et, à moins d'être préparés à rester là où nous étions pendant les pluies, il nous fallait atteindre Hendeni<sup>1</sup> avant qu'elles commencent. Nous avions fixé le dix-sept février comme la date limite de notre départ. Chaque matin, maintenant, il fallait environ une heure de plus au ciel lourd, floconneux, pour s'éclaircir et l'on pouvait sentir les pluies approcher, avançant régulièrement vers le nord, aussi sûrement que si on les avait suivies sur une carte.

Or il est agréable de chasser ce que vous convoitez beaucoup pendant un long espace de temps, de voir vaines vos ruses, vos manœuvres et d'avouer un échec chaque soir, mais il faut pouvoir chasser librement et savoir à chaque sortie que, tôt ou tard, la chance tournera et que vous aurez l'occasion que vous cherchez. Mais il n'est pas agréable d'avoir une limite de temps dans laquelle vous devez tuer votre koudou ou risquer de ne jamais l'avoir, ni même d'en voir un. Ce n'est pas ainsi que devrait être la chasse. C'est trop comme ces garçons qu'on envoyait à Paris avec deux ans pour réussir comme écrivains ou peintres, après quoi, s'ils n'avaient pas réussi, ils devaient revenir chez eux et entrer dans les affaires de leur père. La vraie manière de chasser est de le faire aussi longtemps que vous vivez et aussi longtemps qu'il existe un certain animal; exactement comme la vraie manière de peindre est aussi longtemps qu'il y a vous et des couleurs et de la toile, et d'écrire aussi longtemps que vous pouvez vivre et qu'il y a un crayon et du papier ou de l'encre ou n'importe quelle machine pour le faire, ou n'importe quel sujet sur lequel vous avez envie d'écrire, et vous vous sentiriez un imbécile, et vous seriez un imbécile de faire autrement. Mais maintenant nous étions là, harcelés par le temps, par la saison et par l'épuisement de notre argent, de sorte que

ce qui aurait dû être aussi amusant à faire chaque jour, que l'on tue ou non, devenait forcément cette perversion tout à fait exaspérante de la vie : l'obligation d'accomplir quelque chose en moins de temps qu'on ne devrait vraiment en disposer pour le faire. Aussi, en rentrant à midi, debout depuis deux heures avant l'aube, avec encore trois jours seulement devant nous, je commençais à être nerveux et là, à la table du déjeuner sous l'auvent de la tente, parlant sans arrêt, se trouvait Kandisky aux culottes tyroliennes. Je l'avais complètement oublié.

« Bonjour. Bonjour, dit-il. Pas de succès ? Rien à faire ? Où est le koudou ?

— Il a toussé une fois et s'est sauvé, dis-je. Bonjour petite. »

Elle sourit. Elle était ennuyée aussi. Tous deux avaient, depuis l'aube, attendu un coup de feu. Écoutant tout le temps, même quand notre hôte était arrivé, écoutant pendant qu'ils écrivaient des lettres, pendant qu'ils lisaient, écoutant quand Kandisky revint et se mit à parler.

« Vous ne l'avez pas abattu ?

— Non. Ni même vu. » Je remarquai que Pop était contrarié aussi et un peu nerveux. Kandisky avait sans aucun doute énormément parlé.

« De la bière, colonel ? me dit-il.

— Nous en avons fait fuir un koudou, racontai-je. Impossible de tirer. Il y avait beaucoup de traces. Rien d'autre n'est venu. Le vent soufflait fort. Demandez aux boys.

— Comme je le disais au colonel Phillips, commença Kandisky, remuant son postérieur culotté de cuir et croisant une jambe nue, au gros mollet, très velue, par-dessus l'autre, il ne faut pas que vous restiez ici trop longtemps. N'oubliez pas que les pluies approchent. Il y a une bande de terrain de dix-huit kilomètres au-delà d'ici que vous ne pourrez jamais franchir s'il pleut. C'est impossible.

— C'est ce qu'il vient de me dire, reprit Pop. Je ne suis pas colonel, à propos. Nous employons ces titres militaires comme surnoms. Ne vous vexez pas si vous êtes colonel vous-même ». Et à moi : « Au diable ces licks. Si vous les laissez en paix, vous auriez eu votre koudou.

— Ils gâchent tout, approuvai-je. On est si sûr de tirer tôt ou tard sur le lick.

— Chassez dans les collines aussi.

— Je le ferai, Pop.

— Qu'est-ce que tuer un koudou, après tout ? demanda Kandisky. Vous ne devriez pas prendre cela tellement au sérieux. Ce n'est rien. En un an on en tue vingt.

— Il vaut mieux ne pas en avertir le service de la chasse, pourtant, dit Pop.

— Vous ne comprenez pas, dit Kandisky. Je veux dire qu'en un an on pourrait le faire. Naturellement aucun homme n'en aurait envie.

— Absolument, dit Pop. S'il vivait dans une région de koudous. Ce sont les grandes antilopes les plus communes dans cette région de brousse. C'est juste que, quand on veut en voir, on n'en voit pas.

— Je ne tue rien, vous comprenez, nous dit Kandisky. Pourquoi ne vous intéressez-vous pas davantage aux indigènes ?

— Nous le faisons, assura ma femme.

— Ils sont vraiment intéressants. Écoutez... », dit Kandisky, et il s'adressa à elle.

« Le plus enrageant, dis-je à Pop, c'est que, quand je suis dans les collines, je suis sûr que ces salauds sont en bas près du sel. Les femelles sont dans les collines, mais je ne crois pas que les mâles soient avec elles en ce moment. Puis le soir on redescend et il y a des traces. Ils sont venus sur ce maudit sel. Je crois qu'ils viennent n'importe quand.

— Probablement.

— Je suis sûr qu'il y a plusieurs mâles ici. Ils ne viennent probablement au sel que tous les deux jours. Certains sont sans doute effrayés parce que Karl a tiré sur l'un d'eux. Si seulement il l'avait tué au lieu de le suivre à travers tout ce fichu pays. Bon Dieu, s'il pouvait tuer net n'importe quoi. Mais de nouveaux mâles vont venir. Il n'y a qu'à les attendre. Il est impossible qu'ils soient tous alertés. Mais il a effrayé tout le pays.

— Il s'énerve tellement, dit Pop. Mais c'est un bon garçon. Il a réussi un coup merveilleux sur ce léopard, vous savez. On ne peut pas tuer une bête plus proprement. Laissons tout cela se calmer un peu.

— Bien sûr. Quand je l'insulte, c'est pour plaisanter.

— Pourquoi ne pas rester dans l'affût toute la journée ?

— Ce sacré vent a commencé à souffler en cercle. Il envoyait notre odeur dans toutes les directions. Inutile d'attendre qu'elle se soit propagée partout. Abdullah a emporté un pot de cendres aujourd'hui.

— Je l'ai vu partir avec.

— Il n'y avait pas le moindre vent quand nous sommes partis à l'affût et il y avait juste assez de lumière pour tirer. Il a cherché le vent avec les cendres pendant tout le chemin. Je suis allé seul avec Abdullah, en laissant les autres derrière, et nous avons marché sans bruit. J'avais ces souliers à semelles de crêpe et le sol est de la terre très molle. Ces cochons nous ont sentis à quatre-vingts mètres.

— Avez-vous jamais vu leurs oreilles ?

— Si j'ai jamais vu leurs oreilles ? Si je peux voir les oreilles de ces salauds, le skinner<sup>1</sup> peut se mettre au travail.

— Ce sont des salauds, dit Pop. Je déteste cette histoire de lick. Ils ne sont pas aussi malins que nous le pensons. Le malheur c'est que vous vous y attaquez quand ils sont malins. On leur tire dessus depuis qu'il y a du sel.

— C'est ce qui rend la chose amusante, dis-je. Je serais heureux de le faire pendant un mois. J'aime chasser assis sur mon derrière. Sans suer. Sans rien faire. Rester assis et attraper des mouches et les donner aux fourmis-lions dans la poussière. J'aime cela. Mais la question de temps ?

— C'est vrai. Ce sacré temps.

— Donc, disait Kandisky à ma femme, voilà ce que vous devriez voir. Les grands ngomas. Les grandes fêtes de danses indigènes. Les vraies.

— Écoutez, dis-je à Pop. L'autre lick, celui où j'étais l'autre soir, est absolument sûr, malgré la proximité de cette sacrée route.

— Les guides disent que c'est en réalité le domaine des plus petits koudous. C'est très loin aussi. Cela fait cent kilomètres aller et retour.

— Je sais. Mais il y a les traces de quatre *grands* mâles. C'est certain. Si ce camion n'avait pas passé hier soir. Si nous restions ici ce soir ? J'aurais la nuit et le petit matin et laisserais le lick en repos. Il y a un gros rhinocéros aussi. De grandes traces, en tout cas.

— Bon, dit Pop. Abattez le gros rhinocéros aussi. »

Il détestait tuer n'importe quoi, excepté ce que nous cherchions, pas de tuerie à côté, pas de tuerie décorative,

Chapitre XLI . . . . .	1522
Chapitre XLII . . . . .	1527
Chapitre XLIII . . . . .	1530
Chapitre XLIV . . . . .	1532
Chapitre XLV . . . . .	1533

## FABLES

(Traduction par Georges Magnane.)

LE BON PETIT LION . . . . .	1539
LE TAUREAU FIDÈLE . . . . .	1543

## LE VIEIL HOMME ET LA MER

(Traduction par Jean Dutourd.) . . . 1547

## DISCOURS DE RÉCEPTION DU PRIX NOBEL

(Traduction par Roger Asselineau.) . . 1621

## NOTES par Roger Asselineau :

<i>Avant-propos</i> . . . . .	1627
<i>Les Vertes Collines d'Afrique</i> . . . . .	1628
<i>Chasses en Afrique</i> . . . . .	1642
<i>Dépression en Amérique</i> . . . . .	1650
<i>Pêche et tempêtes dans la mer des Caraïbes</i> . . . . .	1658
<i>En avoir ou pas</i> . . . . .	1660
<i>Pour qui sonne le glas.</i> . . . .	1668
<i>La Cinquième Colonne.</i> . . . .	1694
<i>La Guerre civile espagnole</i> . . . . .	1697
<i>La Deuxième Guerre mondiale</i> . . . . .	1701
<i>Deux poèmes à Mary</i> . . . . .	1704
<i>Deux histoires de ténèbres</i> . . . . .	1707
<i>Au-delà du fleuve et sous les arbres</i> . . . . .	1708
<i>Fables</i> . . . . .	1728
<i>Le Vieil Homme et la Mer</i> . . . . .	1729
<i>Discours de réception du prix Nobel</i> . . . . .	1736
BIBLIOGRAPHIE par Roger Asselineau . . . . .	1737

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LES VERTES COLLINES D'AFRIQUE  
CHASSES EN AFRIQUE  
DÉPRESSION EN AMÉRIQUE  
PÊCHE ET TEMPÊTES  
DANS LA MER DES CARAÏBES  
EN AVOIR OU PAS  
POUR QUI SONNE LE GLAS  
LA CINQUIÈME COLONNE  
LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE  
LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE  
DEUX POÈMES À MARY  
DEUX HISTOIRES DE TÉNÈBRES  
AU-DELÀ DU FLEUVE  
ET SOUS LES ARBRES  
FABLES  
LE VIEIL HOMME ET LA MER  
DISCOURS DE RÉCEPTION  
DU PRIX NOBEL

*Avant-propos,  
Notes, Bibliographie  
par Roger Asselineau*